

« J'AIME PAS ETRE UN AUTRE »
L'INQUIÉTANTE ÉTRANGETÉ CHEZ L'ENFANT

Paul Denis*

Il est rare que l'on fasse référence en psychanalyse d'enfants au sentiment d'inquiétante étrangeté, d' *Unheimlich*. Comme l'indique Freud, l'étude de ce sentiment est difficile du fait que « la sensibilité à cette qualité de sentiment se rencontre à des degrés extrêmement divers chez les divers individus », et cette assertion est doublement vraie chez l'enfant: la sensibilité des enfants à ce sentiment est très diverse d'un cas à l'autre, mais la difficulté est redoublée du fait que les adultes qui s'occupent d'eux ne semblent pas se soucier de retrouver dans leur relation aux enfants ce sentiment, mal défini. Lorsque les enfants parlent spontanément de sensations de cet ordre ils disent généralement qu'ils se sentent « drôle » et il faut accommoder sur cette qualité de sentiment pour la dégager et pour que l'enfant puisse en dire davantage. Lorsque l'on envisage le cas de certains enfants en ayant présent à l'esprit l'idée que cet affect d'*Unheimlich* peut survenir chez eux, on s'aperçoit que nombre d'états de peur ou de malaise seraient mieux décrits en termes d'inquiétante étrangeté. Comme Freud l'indique ces sentiments d'étrangeté peuvent intéresser la réalité extérieure ou « une partie de notre propre moi »; dans ce dernier cas il est convenu de parler de « dépersonnalisation »: « sentiments d'étrangeté et dépersonnalisation font partie de la même catégorie » dit Freud.

Il existe un contraste saisissant entre le vide de la littérature psychanalytique sur ce sujet quand il s'agit des enfants et l'abondance des thèmes inquiétants et étranges présents dans la littérature destinée à l'enfance. Dans la plupart des contes racontés aux enfants l'affect « inquiétante étrangeté » est suscité. Etrange et inquiétante grand-mère loup du Chaperon Rouge, asile inquiétant et étrange que la maison de l'ogre où le Poucet se réfugie, femme étrange et inquiétante que la marâtre de Blanche-Neige... Quant aux bandes dessinées et films pour enfants ils déroulent à l'envi des images peu familières.

* paul.denis5@wanadoo.fr / [CV](#)

Il est étrange, sinon inquiétant, de constater cette pauvreté de la littérature psychanalytique alors que cette disposition affective, lorsqu'elle apparaît pour la première fois dans l'œuvre de Freud, concerne un enfant; l'homme aux rats a six ans, il « souffre déjà d'érections », et raconte: « Il y avait des personnes, des bonnes qui me plaisaient beaucoup et que je désirais violemment voir nues. Toutefois, j'avais, en éprouvant ces désirs, un sentiment d'inquiétante étrangeté, comme s'il devait arriver quelque chose si je pensais cela et comme si je devais tout faire pour l'empêcher. » Ce qui risquait d'arriver pour l'enfant était la mort de son père.

Malgré cette introduction du concept, les psychanalystes d'enfants ont parlé d'angoisse, d'anxiété, mais n'ont pas envisagé ce que cet affect pouvait avoir de spécifique. Il est possible que le lien fréquent de cet affect à des manifestations phobiques ait fait négliger son originalité par rapport à la peur et à l'angoisse. D'autre part l'inquiétante étrangeté qui intéresse directement le moi, la dépersonnalisation, se laisse mieux saisir chez l'adulte ou l'adolescent; on répugne à employer le terme de dépersonnalisation chez l'enfant puisqu'il s'agit d'une personne en cours d'édification, de « personation » pour reprendre le terme de P.C.Racamier et il faut constater que l'on parle beaucoup plus volontiers en termes de désorganisation ou de régression. Un autre élément qui freine sans doute l'emploi du terme, et donc l'étude du phénomène, est l'usage qui en est fait en clinique psychiatrique de l'adulte, où on le donne fréquemment comme caractéristique de tableaux psychotiques. S'il est vrai que des états de dépersonnalisation profonds et prolongés s'observent au cours de syndromes psychotiques, des moments de dépersonnalisation sont observables dans les structures névrotiques les plus habituelles et pratiquement au cours de toute cure psychanalytique, mais le silence des auteurs n'empêche pas les sentiments d'inquiétante étrangeté d'exister chez l'enfant.

Écoutons Christophe, il a dix ans et des soucis avec une mère et une maîtresse également exigeantes, la mère a souffert d'anorexie autrefois et dépense une énergie considérable à poursuivre des diplômes, son fils se sent responsable de la fatigue maternelle et trouve dans le sport où il réussit brillamment un champ d'action libéré de l'influence directe de la mère : « Dès que j'arrive au stade tout est changé. » Ce sentiment de changement est particulier puisqu'il comporte un sentiment d'auto-observation et de modification du monde extérieur: « Je me vois comme à la télé, ça me le fait quand je suis content et quand je suis fatigué, c'est pareil, sauf que quand je suis fatigué c'est triste, autour de moi c'est comme si c'était à la télé. » Les moments de fatigue dont il se plaint suivent les efforts intenses et prolongés qu'il s'impose pour avoir de bonnes notes, et

apparaissent au moment où il se rend compte que ses efforts sont infructueux, qu'il aura une mauvaise note, il est saisi de cette fatigue et éprouve cette impression de changement autour de lui. On peut légitimement parler de dépersonnalisation, et d'inquiétante étrangeté. Ce sentiment apparaît ici dans deux registres différents, l'un de succès, l'autre d'échec Cette double possibilité d'apparition nous semble fondamentale

Talek a neuf ans et au cours de la seconde séance de sa psychothérapie il parle de lui en des termes qui impliquent un vécu de dépersonnalisation. Lors de la première séance il a évoqué une récente opération chirurgicale qu'il a subie; il commence sa seconde séance en disant: « Vous avez l'air de pas savoir vous énerver, vous avez l'air calme. Ce n'est pas comme avec mon grand frère. Ce n'est pas que j'aime pas mon frère mais avec quelqu'un de calme je sens mon cœur, mon ventre, ça se détend » Après quelques questions sur moi, il en arrive à me demander: « Quel est le plus beau jour de votre vie ? », et poursuit, après mon intervention qui lui retourne sa question, par: « J'aurai peut-être un jour un plus beau jour de ma vie, mais en ce moment le plus beau jour de ma vie c'est le jour de ma naissance », et il en donne la raison: « Parce que ce jour-là ça a été moi — j'aime être moi —, j'aime pas être un autre. » Il me racontera que c'est quand il travaille mal en classe, qu'il a de mauvaises notes, qu'il se sent être un autre: « Je me sens pas moi, je me sens désespéré, je me sens bourrique — je me sens comme un autre, bourrique comme moi. » Quelques séances plus loin il me donnera un matériel évocateur lui aussi d'un vécu d'inquiétante étrangeté: « Un ballon de foot c'est dur — comment ça se fait que le pied ne se casse pas quand on tape dedans? J'ai vu un squelette, les os du pied, ça tient pas bien ensemble — je suis pas pressé de voir mon squelette. » Le sentiment de non-familiarité touche ici le corps même de l'enfant; on peut observer parfois des états où le vécu d'inquiétude concernant le corps prend des proportions considérables comme chez un enfant de dix ans, psychotique qui séjournait en internat et qui, à la suite d'un vaccin antivariolique sans autres conséquences qu'une légère pustule vaccinale, s'était trouvé plongé dans un état d'inquiétude incoercible, persuadé qu'il était en train de mourir, état qui évoquait certains accès de dépersonnalisation observables chez des psychotiques adultes.

Un autre aspect de l'inquiétante étrangeté peut être observé chez certains enfants lorsqu'ils se trouvent confrontés au langage écrit ou aux mathématiques.

Gaspard qui a échoué en Institut médico-pédagogique après avoir échoué dans l'apprentissage de la lecture au cours de plusieurs années de cours préparatoire, regarde les lettres du tableau ophtalmologique accroché au mur et commente: « Dans Daniel et Valérie je sais lire, mais ces lettres-là je ne sais pas les lire. » Il s'approche du tableau, vivement et furtivement à la fois comme pour surprendre ces lettres énigmatiques, et devant son

insuccès conclut: « Ces lettres-là sont trop dures. » Elles sont en tout cas étrangères à son système, et dépourvues de toute familiarité et le comportement de l'enfant laisse une impression insolite, curieuse, dont on peut penser qu'elle est déclenchée chez l'observateur par la perception chez l'enfant d'un sentiment d'inquiétante étrangeté. Cet autre enfant est bon liseur, mais n'aime pas le calcul et se désole, et pleure devant le texte de son problème qui commence par un mot insolite, traître, incompréhensible, et qu'il lit «gazulèze»: il s'agit de « calculez ». Cet enfant après avoir baptisé une tortue du nom de Gazulèze a rompu tout commerce avec les mathématiques et enseigne aujourd'hui les lettres.

Il est d'autres exemples retrouvés par l'adulte en analyse comme celui de l'homme aux rats, ou qui ont été transposés dans une création littéraire.

Nous citons cet exemple amené par une jeune femme qui retrouve en analyse un sentiment qu'elle éprouvait lorsqu'elle avait huit ans: « Il me semblait que j'étais d'une autre planète et que tout, autour de moi, était prévu pour me faire croire que j'étais une terrienne. » Cette impression date d'une époque qui suivait le divorce des parents et pendant laquelle elle se sentait constamment étrangère; elle tenait beaucoup à l'idée que « tout était prévu » autour d'elle et s'en rassurait, pensant que rien ne pouvait donc arriver de mal.

Dans *Les vagues* Virginia Woolf nous montre un enfant, Neville, qui cherche à retrouver une impression d'inquiétante étrangeté éprouvée la veille. Il retourne s'arrêter sur la même marche que celle où il posait le pied lorsqu'il a entendu « la cuisinière remuer les plaques du fourneau en parlant d'un homme mort » et le décrire la gorge ouverte dans le ruisseau Elle décrit ainsi le moment étrange et inquiétant vécu par Neville à cet instant: « Les feuilles du pommier s'immobilisèrent contre le ciel; la lune regardait d'un œil fixe; mon pied malgré moi demeurait posé sur cette marche. Le sang de cet homme gargouillait dans le ruisseau. Sa joue était blanche comme un morceau de cabillaud. » « La mort sous le pommier », c'est le nom que cette contraction, cette rigidité garderont toujours pour moi. Il y avait là des nuages qui flottaient, pâlement gris, et l'arbre impitoyable; l'arbre implacable à l'écorce d'argent ciselé. Ma vie palpait en vain... je ne pouvais passer outre. Il y avait un obstacle, je me suis dit: « Je ne puis pas surmonter cet obstacle incompréhensible. Et les autres passaient outre. Mais nous sommes tous accablés, tant que nous sommes, par la malédiction des pommiers, par l'arbre impitoyable que nous ne dépasserons pas. »

« Il faut à la chose nouvelle, non familière, quelque chose de plus pour lui donner le caractère de l'inquiétante étrangeté » nous dit Freud. Tout ce qu'il dit dans l'article qu'il consacre à « l'inquiétante étrangeté » sur les conditions de survenue de cet affect, implique le retour d'un contenu refoulé, « ranimé par un contenu extérieur ». Cependant le retour du

refoulé dans la névrose obsessionnelle, par exemple, s'accompagne généralement d'angoisse et, à certains moments seulement, d'un sentiment d'inquiétante étrangeté. Il faut donc supposer un état particulier du moi pour que cet affect survienne. Freud par exemple indique que « l'inquiétante étrangeté survient aisément chaque fois que les limites entre imagination et réalité s'effacent », ce qui ne peut se produire que lorsque le moi se trouve dans un état tel que les processus secondaires soient pris en défaut. Si nous résumons, deux éléments sont indispensables à la survenue de l'inquiétante étrangeté:

- qu'un contenu refoulé se trouve ranimé par un élément extérieur;
- que le « moi » se trouve dans un état tel que ce ne soit pas de l'angoisse qui se manifeste.

Si l'on se réfère à *Inhibition, symptôme, angoisse*, l'angoisse est « en relation avec l'attente », elle est « angoisse de quelque chose » et correspond donc à un certain état d'organisation du moi par rapport à une motion pulsionnelle liée à une représentation. L'angoisse anticipe sur la situation présumée angoissante. En revanche l'inquiétante étrangeté survient de façon inopinée. La représentation refoulée vient surprendre un moi qui ne l'a ni prévue, ni subodorée et se trouve comme désarmé; il peut, dans un deuxième temps, éprouver de l'angoisse après un moment vécu comme insolite, étrange, inquiétant, le qualificatif « inquiétant » indiquant cette proximité seconde de l'angoisse.

Quelles sont les conditions qui font que le moi se trouve ainsi surpris, désarmé?

Ce peut être lors de situations traumatiques où les possibilités élaboratrices du moi sont brusquement débordées, lors de remaniements économiques imposés par la perte d'un objet très investi. Un seul être vous manque et tout est étrangement dépeuplé, ou lorsque, comme l'a décrit Maurice Bouvet dans son travail sur la dépersonnalisation, le sujet vit un « rapprocher » rendu possible précisément par « l'abaissement des défenses névrotiques par l'analyse, ou l'éclatement, la pulvérisation des aménagements fort précaires des sujets atteints de névrose de dépersonnalisation ». Cependant il est des moments d'inquiétante étrangeté qui apparaissent chez des sujets disposant de toutes leurs ressources névrotiques, dont on ne peut dire qu'ils souffrent de « névrose de dépersonnalisation » et lors de circonstances apparemment anodines. C'est l'un de ces exemples que Freud rapporte dans « Un trouble de mémoire sur l'Acropole », le sentiment d'étrangeté qu'il décrit (« Ce que je vois là n'est pas réel ») il le rattache directement à la survenue du sentiment d'avoir dépassé son père: « Ce jour-là, sur l'Acropole, j'aurais pu dire à mon frère: Souviens-toi de notre jeunesse... et maintenant nous sommes à Athènes, nous voilà sur l'Acropole, comme nous avons fait du chemin... ». « Notre père avait été négociant,

Athènes ne signifiait pas grand-chose pour lui. » Il y a donc dans l'exemple de Freud un mouvement psychique qui intéresse un registre identificatoire essentiel. C'est le cas également dans un autre exemple personnel que Freud nous livre: il ne se reconnaît pas dans l' « homme d'un certain âge, en robe de chambre et casquette de voyage », qui n'est autre que son propre reflet dans la glace d'une portière de compartiment. Maurice Bouvet écrira: « La dépersonnalisation, je l'ai régulièrement trouvée chaque fois que se posait le problème de l'introjection sous toutes ses formes chez les sujets régressifs... » (Il évoque les formes majeures de dépersonnalisation). Pour lui en effet la dépersonnalisation est liée à ce qu'il appelle « le conflit d'introjection », « autrement dit de celui entre le besoin d'identification et la peur de celle-ci », cette peur étant liée aux projections agressives sur l'objet d'identification. Pour Evelyne Kestemberg également il y a « une corrélation constante entre les troubles du sentiment d'identité et les difficultés d'identification liées au conflit œdipien ». Ainsi lorsqu'il existe chez un sujet des mouvements dans le registre identificatoire, ce sujet se trouve plus facilement enclin à éprouver des sentiments d'inquiétante étrangeté. Ces sentiments peuvent aller de l'étonnement, tel que celui de Freud sur l'Acropole, à des états de dépersonnalisation très marqués. Lorsqu'elle est surmontée, l'*Unheimlich* fait place à un sentiment de jubilation et « on se fait à soi-même l'effet d'un héros ayant accompli d'incroyables prouesses » comme le dit Freud à propos de la satisfaction ressentie lors de la réalisation de rêves longtemps considérés comme irréalisables. Il faut donc nous attendre à ce que l'enfant soit particulièrement exposé aux sentiments d'inquiétante étrangeté: les mécanismes qui constitueront son « Moi » sont en cours d'enrichissement, les processus identificatoires sont très actifs, avec les « conflits d'introjection » qu'ils impliquent, la pensée magique est toute proche, les processus de refoulement en constant remaniement. Nous en sommes arrivés à penser que l'enfant rencontre très souvent ce sentiment d'insolite inquiétant et que c'est sans doute la familiarité même de l'enfant avec cet affect, qui manque généralement d'expression (contrairement à l'angoisse, plus clairement manifeste) qui en a fait négliger l'étude. L'angoisse dite du huitième mois est sans doute davantage une inquiétante étrangeté qu'une angoisse; le « stade du miroir » de J.Lacan peut valablement être envisagé en fonction de l'*Unheimlich*, la jubilation éprouvée par l'enfant qui reconnaît sa propre image correspondrait au dépassement du sentiment d'étrangeté. Chez certains enfants, les inquiétudes corporelles, les perceptions particulières de leur corps qui les poussent parfois à des mouvements incoordonnés, à des gesticulations, peuvent sans doute être rattachées à des impressions de dépersonnalisation. Le lien avec une problématique identificatoire peut être celui qu'a retrouvé H. Searles chez certains patients adultes: « Le sentiment d'avoir la

tête grossièrement déformée et incomplète, tel que l'éprouvent certains patients, s'explique en partie par des sentiments refoulés à l'égard de la stupidité d'un parent; de même le sentiment que les régions génitales ou d'autres parties du corps sont déformées ou incomplètes, qu'éprouvent d'autres patients, a principalement pour origine un mépris refoulé à l'égard des seins de la mère. » L'intérêt pour les clowns, les figures grotesques ou bizarres, les caricatures, pourrait être relié à ce type de sentiments. En effet si l'identification réussie à un parent suffisamment bon, est réussie au-delà même du projet initial, peut, comme dans le cas de Freud, donner lieu à une impression d'inquiétante étrangeté, c'est souvent dans les mouvements d'identification à des parents difficiles, lors de mouvements de désillusion, que ces affects insolites, inquiétants, peuvent apparaître. Searles, dans de tels cas, écrit par exemple que l'enfant « dans son

effort pour maintenir la figure adorée et admirée qui lui est nécessaire dans la réalité extérieure, introjecte les carences de la mère et les ressent comme des éléments qui font plus partie de lui que d'elle (...). Ce processus d'introjection qui commence avant même la formation de son image du corps est l'un des facteurs responsables de l'image corporelle incomplète du schizophrène adulte ». Cette proposition de Searles rejoint dans une certaine mesure celle de Maurice Bouvet exprimée en termes plus généraux, selon laquelle à l'origine des états de dépersonnalisation graves on retrouverait « une blessure narcissique latente reçue à l'âge de la différenciation du moi et du non-moi, qui explique l'incapacité du sujet à vivre habituellement sans objet narcissique » (c'est-à-dire d'un objet de la possession inconditionnelle et absolue duquel dépend le maintien de la structuration du moi).

Dans un registre très différent, une de mes patientes se rappelle le sentiment étrange qu'elle a éprouvé un jour sous le regard de son père. Celui-ci rentrait d'une absence de plusieurs mois pendant laquelle sa fille avait eu ses premières règles, avait vu se développer sa poitrine et ses hanches. Le regard du père, son expression, impliquaient un changement dans leurs échanges, dans leurs identités respectives

Touché par l'affect, le moi y réagit. Une angoisse peut se développer par rapport à la situation insolite, et, si celle-ci est intense, une phobie peut s'organiser. Cependant dans certains cas il semble que les enfants traitent cet affect tel quel par différents procédés, variables avec l'intensité de celui-ci. Il faut d'abord remarquer que les enfants jouent avec cet affect. Petits, ils demandent à leur père de leur faire les gros yeux, des mimiques inhabituelles, à condition que le père accepte de cesser à la première injonction. Tous les jeux de grimaces comportent l'idée de transformer le familier en non-familier pour les relier, et font donc référence à l'inquiétante étrangeté. Ainsi les clowns sont étranges, et, comme l'a noté Michel Soulé, ils inquiètent les enfants petits et ne font rire qu'une fois instaurée la

période de latence et une certaine maîtrise par rapport aux affects. Les contes et les histoires peuvent être une façon de jouer de l' *Unheimlich*. « L'inquiétante étrangeté surgit souvent aisément chaque fois que les limites entre imagination et réalité s'effacent », avons-nous déjà rappelé. Dans les contes destinés aux enfants ces limites disparaissent, et si Freud dit explicitement qu'il ne saurait citer un seul vrai conte de fée où ne se passe quelque chose d'étrangement inquiétant», on peut penser qu'il se place du point de vue du lecteur adulte tant la mimique des enfants à qui on lit les frères Grimm ou Andersen implique d'affects et de réactions à l'insolite. Ce qui apparaît dans l'article de Freud, c'est que chaque âge (et chaque lecteur) dispose d'une littérature qui peut le soumettre à l'inquiétante étrangeté. Nous avons vu l'enfant décrit par Virginia Woolf chercher à retrouver l'affect inquiétant éprouvé la veille. L'enfant cherche dans les contes et dans les jeux à éveiller l'affect pour s'en assurer la maîtrise. Au cours du récit les affects d'inquiétante étrangeté éprouvés par l'enfant sont transposés et contenus dans un ensemble symbolique isolé de la réalité extérieure et désigné comme une histoire. Il est intéressant de constater que dans les contes, l'inquiétante étrangeté apparaît lorsque le héros change de registre, accède à un nouveau palier identificatoire, lorsqu'un élément de connaissance, un progrès, un accès au monde des adultes apparaissent en d'autres termes, lorsqu'il vit une initiation. Le Chaperon Rouge est envoyé tout seul dans la forêt, « comme une grande »; Poucet a surpris un secret échangé entre ses parents, il a percé le secret de la scène primitive: comment fait-on les enfants ?, remplacé par son contraire dans le contenu manifeste du conte: comment s'en débarrasser ? Cendrillon, *alias* Cucendron, quitte la grisaille et l'analité de la période de latence pour le bal et la génitalité: rats, lézards, citrouille, subissent d'étranges transformations; c'est parce qu'elle est devenue femme que l'épouse de Barbe Bleue détient la clé d'un lieu sanglant: étrange et inquiétant époux. Nous retrouvons donc dans les contes cette sollicitation du mouvement identificatoire qui rompt l'équilibre antérieur et déclenche l'affect.

Chez certains sujets, la rêverie joue ce rôle de maîtrise quant à l'inquiétante étrangeté. La patiente évoquée plus haut, qui se pensait d'une autre planète, se racontait des histoires dans lesquelles elle était perdue et recommençait une nouvelle vie; ces histoires avaient souvent un tour fantastique et, devenue adulte, elle est une inlassable lectrice de littérature de science-fiction

L'âge des enfants qui m'ont apporté des illustrations cliniques les situe à la période de latence, les affects d'inquiétante étrangeté y sont relativement bien surmontés lorsque l'enfant se développe de façon assez harmonieuse. Sauf traumatisme ou séduction, le palier que représente la latence met l'enfant relativement à l'abri de moments de

dépersonnalisation marquée comme ceux de l'adolescence. En revanche l'installation dans la latence, c'est-à-dire sur le plan du fonctionnement mental, l'abandon du projet œdipien, et l'ensemble des réinvestissements liés aux rôles nouveaux proposés par les adultes à l'enfant, comporte toutes les facilitations possibles au vécu d'inquiétante étrangeté, et nombre de réactions devant les tâches nouvelles, devant les apprentissages scolaires devraient être abordées en tenant compte de cet affect particulier.

L'abandon du projet œdipien implique un réaménagement des investissements très considérable tant par rapport aux objets parentaux dans leur réalité extérieure que par rapport à l'investissement de leurs imagos intériorisées. Les investissements narcissiques sont complètement remaniés et le rôle des processus identificatoires par rapport aux parents est fondamental. La vulnérabilité des enfants à cette période par rapport aux désillusions, déceptions, traumatismes, venant des parents, est liée à ce remaniement.

A cette période et au cours de la latence, les jeux de rôles, les déguisements, le «comme si» du jeu, sont des moyens de maîtriser, de susciter l'affect et de le surmonter. Jouer au docteur est une façon, certes, de satisfaire sa curiosité, mais peut-être plus encore un moyen de rechercher la maîtrise de cette inquiétante étrangeté déclenchée, nous dit Freud, par la vue des organes génitaux féminins. Lorsque les sentiments d'*Unheimlich* sont trop intenses, trop pénibles, impliquant des identifications chargées de projections intolérables, l'enfant peut chercher à éviter toute situation qui risque de faire surgir un tel affect. Il s'agit d'enfants qui répugnent à jouer à des jeux de rôles, redoutent la nouveauté, limitent leurs intérêts, affichent une attitude blasée, ne veulent s'étonner de rien. Cette dernière attitude est surtout apparente chez l'adolescent et peut se retrouver ultérieurement chez ces adultes qui professent que plus ça change et plus c'est la même chose. René Diatkine évoque volontiers les théories psychanalytiques fermées qui permettent à leurs tenants de ne s'étonner jamais. L'étonnement vrai, la reconnaissance de la nouveauté impliquent au minimum l'ombre de l'*Unheimlich*: il faut identifier ce qui est neuf, c'est-à-dire changer quelque chose de soi-même, de sa façon de voir. Si la façon de voir est érigée en croyance, en rempart narcissique contre tout remaniement intérieur, le nouveau sera rejeté en tant que nouveau, rattaché par tous les moyens au système précédent. Une autre façon de se protéger contre l'étonnement de la découverte est de chercher à étonner en dehors de toute référence à la réalité, de chercher à susciter cet affect chez autrui. Ces sujets, comme les métaphysiciens de J.-L. Borgès, « ne cherchent pas la vérité ni même la vraisemblance, ils cherchent l'étonnement ».

Chez les personnalités « comme si » de Hélène Deutsch, c'est un type de lutte de cet ordre contre la dépersonnalisation qui est en jeu chez l'enfant les comportements

mythomaniaques peuvent répondre à une lutte contre des sentiments d'inquiétante étrangeté, lorsque aucune solution identificatoire n'est possible. Dans le registre de l'agi, nous avons observé des enfants qui prenaient des risques considérables, grimpaient de façon vertigineuse sur les corniches ou les gouttières, passaient « des journées entières dans les arbres », et qui, lors des entretiens, laissaient percevoir un sentiment de malaise dans leur vécu de la réalité extérieure et de leur propre corps, un flou considérable de leurs identifications; ils trouvaient une issue à ce malaise par une identification forcenée à un rôle d'inquisiteur ou de terreur. Certaines conduites délinquantes graves et incompréhensibles de l'enfant répondent à un état d'inorganisation, à une absence d'identification cohérente, état d'apersonnalisation plus que de dépersonnalisation, ou plus exactement d'apersonnalisation-dépersonnalisation, les quelques éléments identificatoires constituant un tissu fragile qui se déchire au moindre à-coup.

Les problèmes cliniques et théoriques qui peuvent être soulevés par rapport à l'affect *d'Unheimlich* chez l'enfant sont donc nombreux et nous n'avons fait qu'effleurer certains d'entre eux. L'inquiétante étrangeté chez l'enfant existe, les enfants la rencontrent et l'homme aux rats en gardait un souvenir assez particulier pour l'avoir rapporté à Freud. Parce qu'elle est liée aux vicissitudes des processus identificatoires, elle nous apparaît comme un affect inévitable et inhérent au développement même de l'enfant. Chaque acquisition nouvelle implique une certaine surprise du Moi et la rupture d'un équilibre acquis, cette rupture est perçue sous la forme d'un affect d'inquiétante étrangeté. Celui-ci peut aller de l'étonnement à la dépersonnalisation; les réactions du « Moi » à la surprise de l' *Unheimlich* peuvent aller du plaisir de la découverte, du plaisir de fonctionnement du Moi qui découvre et s'étend à l'angoisse désorganisée qui accompagne un vécu de dépersonnalisation intense. Tout investissement nouveau comporte une part de répétition~ mais tout investissement nouveau étonne et transforme. « J'aperçois bien, disait Marot, qu'amour est de nature étrange ».